

Pierre GUICHARD

## L'ISLAIRE ARABE MÉDIÉVAL DANS LA MÉDITERRANÉE ET DANS L'ATLANTIQUE

Le monde musulman est, dans ses fondements et dans ses structures initiales, un monde plus continental que maritime. Toutes les grandes capitales des premiers siècles de l'islam – Medina-La Mecque, Damas, Bagdad, Fustat-Le Caire en Orient, Cordoue, Kairouan, Fès, Tahert, Siyilmasa en Occident – sont des villes de l'intérieur, sans doute reliées à la mer par des cours d'eau ou des routes caravanières, mais auxquelles l'univers maritime n'est pas *a priori* familier. La mer apparaît longtemps comme un monde hostile. Alexandrie et Carthage, occupées lors de l'élan conquérant, sont quelque temps menacées de reconquête par les Byzantins. La capitale de l'Égypte arabe est fixée à Fustat et non dans la grande métropole traditionnelle du pays. Les premiers gouverneurs d'Ifriqiya font abandonner la seconde de ces villes, et édifient à côté Tunis, sur un site mieux défendu, qui est une ville militaire, centre de garnison et arsenal. Plus tard, à l'époque des gouverneurs abbassides et des premiers émirs aghlabides, la côte ifriqiyenne se couvrira de *ribat/s* destinés à protéger le pays contre la puissance maritime byzantine. Si l'on se tourne surtout vers l'Andalus, on pourrait rappeler que les califes omeyyades avaient été, dit-on, réticents à permettre le franchissement de la mer pour sa conquête, et hésité à maintenir en al-Andalus, pourtant séparé par un bien modeste détroit du «continent» islamique, un peuplement arabo-musulman permanent.

Les îles entrent cependant assez vite dans les perspectives militaires des Arabes d'Orient et d'Occident. La guerre menée contre Byzance oblige les pouvoirs arabo-musulmans à s'y intéresser, pour y contester la domination de la puissante thalassocratie byzantine. Dans cette perspective, des îles sont attaquées très tôt, comme Chypre dès 648, une occupation permanente de l'île, ainsi que de Rhodes, ayant lieu dès 654. C'est à l'occasion de la première de ces deux attaques que le calife 'Umar aurait exprimé sa méfiance envers une entreprise maritime qu'il jugeait trop aventureuse, l'expédition ayant été décidée par le gouverneur de Syrie Mu'awiya, un gouvernant plus ouvert aux réalités géopolitiques que les premiers compagnons de Mahomet et le milieu «vieux croyant» de la Mecque. La Sicile, pour sa part, fut attaquée

dès 652, alors que les armées arabes n'avaient pas encore pris pied en Ifriqiya. Après la crise du milieu du VII<sup>e</sup> siècle et l'instauration du califat omeyyade, la guerre en Méditerranée reprit avec une vigueur renouvelée. En Méditerranée occidentale, depuis l'arsenal créé à Tunis un peu avant 700, la Sicile fut régulièrement attaquée par les flottes arabes, qui atteignirent aussi plus occasionnellement les Baléares et la Sardaigne. On ne connaît pas moins d'une vingtaine de ces expéditions durant la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle.

Au milieu du siècle, cependant, la seconde grande crise politique qui secoue le *Dar al-Islam* à l'époque de la chute du califat omeyyade de Damas met un terme à ces expéditions. L'établissement de la capitale de l'empire abbasside à Bagdad, au milieu de vieilles terres mésopotamiennes et sassanides très éloignées de la Méditerranée, oriente la civilisation islamique vers des directions nouvelles. Géopolitiquement encore, le pouvoir de Bagdad ne regarde plus guère vers l'ancienne mer romaine qui devient une frontière lointaine bien plus qu'un espace à conquérir. À l'extrême occident du monde musulman, des pouvoirs pratiquement indépendants apparaissent: les Omeyyades de Cordoue, les Midrarides de Tahert, les Idrissides de Fès, et finalement les Aghlabides de Kairouan qui, pour reconnaître en principe la souveraineté du califat abbasside – ce qui n'était pas le cas des pouvoirs précédents – n'en mènent pas moins une politique tout à fait indépendante. Comme on l'a déjà dit, ces pouvoirs sont tous établis à l'intérieur des terres et eux non plus ne regardent qu'assez vers la Méditerranée. Ils n'ont d'ailleurs guère, pour la plupart, la force nécessaire pour y entretenir des flottes importantes. C'est ainsi que les Normands pourront sans être inquiétés sur mer venir s'attaquer en 844 aux côtes d'abord atlantiques, puis méditerranéennes d'al-Andalus.

Durant cette époque, les relations des provinces occidentales du *Dar al-Islam* avec l'espace maritime sont environnées d'obscurité. Les côtes méditerranéennes, et à plus forte raison les îles, donnent l'impression de sortir presque de l'histoire. On n'y compte que très peu de villes notables, en dehors des centres côtiers du littoral ifriqiyen tourné vers l'Orient, de Tunis à Gabès. Les échanges maritimes à longue distance semblent peu importants et dangereux. On sait par exemple par un texte d'Ibn Hayyân que ce n'est qu'en 942 que des marchands amalfitains vinrent pour la première fois à Cordoue, à la suite d'accords de paix que le califat avait passé avec le souverain chrétien *Undjuh*, probablement le roi Hugues de Provence, qui dans ces mêmes années tente d'établir son pouvoir sur l'Italie dont il a obtenu la couronne, et entretient des rapports étroits avec les «Grecs» du Sud de l'Italie et de Constantinople. Auparavant, ces marchands grecs ne pouvaient guère s'aventurer au-delà de la Thyrrénienne, menacés qu'ils étaient par la piraterie sarrasine dont les bases se trouvaient en particulier aux Baléares et à Fraxinetum.

La mer n'était en effet sans doute pas une inconnue pour tous les musulmans du IX<sup>e</sup> siècle. Mais elle était le domaine de bandes de marchands-pirates aventureux, qui se consacraient autant à la piraterie qu'au commerce, les «Sarraceni» et «Mauri» des sources carolingiennes, qui venaient, depuis

l'extrême fin du VIII<sup>e</sup> siècle, razzier les côtes de Provence et d'Italie. Les textes arabes sont pratiquement muets sur ces activités, qui se maintenaient tout à fait en marge de l'historiographie officielle. On ne constate, chez les géographes, qu'une connaissance très floue d'un monde insulaire qui reste en dehors de l'Islam, soumis à des attaques dont il ne nous est parlé, du côté des sources arabes, que de façon vague et globale. Ibn Rusteh, qui écrit vers 903, et Qudama vers 932, signalent que la Méditerranée compte plus de cent cinquante îles habitées et cultivées (ils incluent les îles des deux bassins oriental et occidental) mais soumises aux attaques musulmanes.

Ce lien avec la piraterie musulmane est bien marqué, aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles pour une «île» bien particulière du bassin occidental de la Méditerranée, longtemps énigmatique, le Yabal-al-Qilâl, que les géographes de cette première époque des descriptions de la terre situent cartographiquement et dans leurs descriptions sur la côte franque en face du Rhône et de Rome, et décrivent avec quelque détail. Cette «île» est maintenant bien identifiée avec la colonie musulmane de Fraxinetum, à la lisière du massif provençal des Maures, entre 891 et 973. De là partaient des raids musulmans en direction de la Provence et des Alpes. Il est probable que le Massif des Maures était alors entouré de zones marécageuses et lagunaires qui lui donnaient aux yeux des observateurs de l'époque un certain caractère d'insularité. Les Sarrasins de Fraxinetum étaient initialement une petite bande venue d'Espagne. Les liens avec la péninsule se maintinrent certainement. Lorsque 'Abd al-Rahman III conclut un accord avec Hugues de Provence, il en communique, on l'a vu, le texte au gouverneur de Fraxinetum, qui dépendait donc à ce moment du pouvoir de Cordoue. Il semble bien par ailleurs que le matériel céramique trouvé dans les épaves de navires musulmans du X<sup>e</sup> siècle provienne directement de la côte orientale d'al-Andalus.

On ne possède que quelques informations très fugitives et fragmentaires sur le Yabal al-Qilal, dont les musulmans furent, on le sait, expulsés en 972-973, au moment où la géographie arabe commence précisément à se développer dans des textes plus abondants et plus précis que ceux, évoqués plus haut, d'Ibn Rusteh et de Qudama. Ce sont des auteurs du milieu du X<sup>e</sup> siècle, al-Istajri et Ibn Hawqal, qui écrivent entre 950 et 970, qui évoquent textuellement et cartographiquement la colonie sarrasine de Provence avec une certaine précision, alors qu'al-Muqaddasî, aux environs de 985, n'en fait plus mention. Le monde insulaire de la Méditerranée occidentale commence alors seulement à être connu de façon un peu moins vague. Il reste cependant un univers assez «sauvage» et peu densément occupé. Ainsi Malte, byzantine jusqu'en 870, puis occupée par les Aghlabides, ne serait au X<sup>e</sup> siècle, d'après Ibn Hawqal, peuplée que d'ânes et de moutons devenus sauvages, ainsi que d'abeilles, et n'y aborderaient que des marchands trafiquant de ces animaux et ceux qui veulent récolter le miel. Dans le bassin oriental, la Crète, conquise on le sait par des Andalous, et musulmane de 827 à 960, ne nous est, en dépit de sa superficie considérable, guère mieux connue que le Yabal al-Qilal.

La taille de la Sicile la fait quelque peu échapper à une insularité trop caractérisée. C'est évidemment la mieux connue des îles musulmanes de la Méditerranée. Al-Muqaddasî, vers 985, au moment où elle devient un émirat pratiquement indépendant, en donne une description assez brève, mais précise. Le texte beaucoup plus long d'Ibn Hawqal, un peu antérieur, correspond à un témoignage direct, puisque l'auteur a séjourné dans l'île. Il est très critique avec ses habitants, qu'il juge stupides en raison de leur habitude invétérée de manger de l'oignon! Il est difficile de dire si l'insularité de la province pèse sur son jugement, mais on n'échappe pas à l'impression qu'il considère la Sicile comme un monde à part, marginal par rapport aux régions «normales» du Dar al-Islam, que sa situation frontalière et maritime ne favorise pas.

Les autres îles musulmanes importantes de la Méditerranée occidentale, les Baléares, ont une histoire très significative du très lent rattachement du monde insulaire aux États musulmans continentaux. Elles sont attaquées et razzées en 707, puis on n'entend plus parler jusqu'en 798, où elles font à nouveau l'objet d'une invasion de la part d'éléments que je crois appartenir aux forces rassemblées à ce moment sur la côte orientale d'al-Andalus par les frères de l'émir 'Abd al-Rahman I<sup>er</sup>, révoltés contre son petit-fils et second successeur al-Hakam I<sup>er</sup>. Elles demandent alors du secours à Charlemagne, et la tentative semble avoir échoué, puisqu'un demi-siècle plus tard, sous 'Abd al-Rahman II, en 848-849, il fallut envoyer une nouvelle expédition navale pour contraindre les habitants des Baléares à respecter le pacte (*'ahd*) qui les liait aux musulmans d'Espagne. Il fallut un autre demi-siècle avant qu'une troisième expédition, en 902, rattache officiellement Majorque au *Dar al-Islam*; encore s'agit-il d'une sorte d'expédition privée, menée par un riche Cordouan, 'Isam al-Jawlani, avec la seule approbation du pouvoir émiral de Cordoue alors en pleine crise politique. Encore le lien politique établi avec Cordoue à la suite de cette conquête ne se resserra-t-il que progressivement, et n'est-ce qu'après le milieu du X<sup>e</sup> siècle qu'un gouverneur directement nommé par le pouvoir omeyyade succéda au *wali* 'Isam, auquel aurait succédé ensuite son fils.

Ibn Hawqal donne une description succincte de Majorque un peu après le milieu du siècle. C'est pour lui une île musulmane, appartenant au souverain de Cordoue, «éloignée de la côte et qui fait face à la France». Il signale sa richesse agricole, et surtout l'importance de l'élevage, en particulier celui des mules, qu'il considère comme la grande spécialité de l'île. C'est un trait que l'on pourra rapprocher de ce qu'il dit au même moment de l'existence de grands troupeaux d'ânes à Malte, les deux îles étant l'une et l'autre exportatrices d'équidés. L'abondance de ces animaux dans l'île ressort d'ailleurs d'un autre texte, d'Ibn al-Jatib, qui fait état de la grande importance de l'élevage des juments de race pour l'économie des Baléares. Cela suggère un espace assez peu peuplé, consacré surtout à l'élevage. Une autre description intéressante des îles orientales est celle que donne al-Zuhri, vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Il insiste aussi sur la place de l'élevage. Il souligne par ailleurs

certaines particularités insulaires, comme l'absence de production d'olives. On notera que l'on ne possède pas de texte d'al-Idrisi concernant les Baléares.

La présence des îles dans l'histoire, la littérature, la mentalité arabes du Moyen Âge peut se lire de deux façons très différentes. D'une part des références précises à une histoire et à une géographie «terre à terre» des îles réelles, qui font partie du *Dar al-Islam*, même si, comme celles dont on vient de parler, elles y sont rattachées tardivement et restent toujours quelque peu marginales; d'autre part une tendance à entourer d'imaginaire des îles plus rêvées que décrites, qui constituent un «autre monde» bien éloigné de la vie concrète et du quotidien. Les îles de la Méditerranée se rattachent de toute évidence à la première catégorie, car elles n'ont jamais exalté l'imagination des auteurs qui ne nous apportent à leur sujet que des informations tout à fait plausibles, tenant aux caractéristiques de ces terres et de leurs habitants. Il en va un peu différemment des îles atlantiques, aux limites incertaines du monde connu des musulmans d'Occident. Plus rarement citées et de toute évidence connues de façon bien plus vague que les précédentes, ces îles ouvrent une porte un peu moins étroite au rêve, peut-être moins en tant que telles que parce qu'elles sont situées au milieu d'un océan très peu connu (*Bahr al-Zulumat*, mer des ténèbres, ou *Bahr al-Muhit*, mer environnante), qui se perd dans des régions septentrionales environnées de brumes, où vivent des hommes et des animaux étranges. C'est ainsi que, d'après al-Idrisi, qui mentionne 27 îles atlantiques, et cite quelques curiosités ou merveilles s'y produisant, une île de l'archipel canarien aurait été appelée *Sa'ali* (les Ogresses), car elle était le domaine de ces êtres monstrueux. Une autre île du même archipel était dénommée «Deux frères sorciers», car on y voyait deux rochers dans lesquels Allah, dans les temps anciens, avait transformé deux pirates qui s'en prenaient aux navires qui passaient auprès d'eux.

Ce caractère merveilleux n'est cependant pas, me semble-t-il, l'impression dominante que laissent les rares sources relatives aux îles atlantiques, Canaries et Açores, que quelques marins arabes audacieux purent atteindre en s'éloignant des côtes d'al-Andalus ou du Maghreb. D'un article en cours de publication que m'a très aimablement communiqué Christophe Picard, il me paraît ressortir que les *'aga'ib* ou récits d'étrangetés et de faits merveilleux relatifs à l'espace atlantique concernent davantage le caractère d'extrémité du monde de cet espace et les zones côtières d'al-Andalus que la croyance en un monde insulaire merveilleux: «beaucoup de récits merveilleux –écrit-il– sont liés à cette région, parce qu'elle est située le long de l'océan qui forme la limite extrême du monde connu; la même idée transparait dans les descriptions des îles océaniques».

On ne sait pas comment exactement les musulmans connaissaient les Canaries et semble-t-il aussi les Açores, peut-être à la fois par la tradition littéraire antique et par quelques contacts directs que laissent supposer les quelques récits d'expéditions atlantiques que rapportent les sources. D'après le voyageur al-Mas'udi, mort en 956, un musulman de Cordoue appelé Jasjas aurait fait une expédition dans l'océan au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, et en aurait

ramené du butin et des récits célèbres en al-Andalus. Une autre expédition d'exploration est mentionnée par plusieurs auteurs, celle des huit «aventuriers» (*mugarrirûn*) de Lisbonne qui se seraient à leur tour enfoncés dans l'Atlantique. Après douze jours de navigation, ils arrivèrent dans une île dont les habitants avaient la peau rouge. Ils furent ensuite transportés dans une autre île et emprisonnés, jusqu'à ce qu'un interprète parlant l'arabe les interroge au nom du chef local. Ils furent ensuite ramenés en trois jours sur la côte marocaine, à Safi semble-t-il. Al-Idrisi, qui donne le récit le plus consistant sur cette aventure, fait état d'une autre tentative pour atteindre les Canaries, celle d'un amiral almoravide qui aurait tenté de les conquérir et y laissa la vie.

Du temps d'al-Idrisi, les Canaries ne sont cependant pas un monde vraiment mystérieux. Comme le note Christophe Picard, le grand géographe du XII<sup>e</sup> siècle distingue assez soigneusement les étrangetés relatives à ces îles, et la connaissance sans doute vague, mais assez terre à terre, que l'on en a: ce sont, dit-il, des îles prospères grâce à l'élevage et à la pêche. Une autre tentative plus tardive pour atteindre les terres situées au-delà de la «Mer environnante» (et non pas semble-t-il les Canaries elles-mêmes) aurait été faite dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle par le souverain du Mali. Elle fut racontée par le sultan Mansa Musa en voyage vers la Mecque au gouverneur mameluk du Caire, et retranscrite par Ibn Fadl Allah al-'Umari (mort en 1348). D'après ce récit, le prédécesseur de Mansa Musa aurait envoyé une expédition de 200 navires dans l'Atlantique. Un seul put en revenir, et son capitaine raconta avoir atteint un grand fleuve coulant dans l'Océan (l'Amazone?); le souverain organisa alors une seconde expédition plus importante, dont il prit la tête, et qui disparut complètement.

Le caractère peu «fantastique» des textes évoqués pourra surprendre, dans la mesure où l'on tend parfois à considérer l'«imaginaire» arabe concernant les îles comme particulièrement riche. Un bon exemple de cette vision des choses est présenté par l'ouvrage d'Angelo Arrioli, *Islario maravilloso. Periplo árabe medieval*, publié en espagnol dans une collection intitulée «Imaginario». J'avoue que je ne connaissais pas cet ouvrage, qui relève, me semble-t-il, de préoccupations plus littéraires qu'historiques. L'intérêt des rencontres de ce type est justement de favoriser les contacts pluridisciplinaires, et je remercie vivement Marcos Martínez de me l'avoir communiqué avant mon intervention. En fait, l'auteur de cet ouvrage ne se cache pas d'avoir effectué un «montage» très subjectif:

Este es el texto propuesto que llamo *Islario*, palabra imaginada, palabra casi inexistente, para un texto también inexistente. Un texto creado aprovechándose de otros textos; filtrado a través del velo de una traducción –la mía– de los originales en lengua árabe, fiel a ese mismo imperativo de ir en busca de maravillas, arbitrariamente entresacando, amputando, seleccionando, sin añadir nada sino algún título, intercalando aquí y allá apuntes de viajes señalados en cursiva (p. 20).

À mon avis, la mentalité arabe médiévale laisse moins de place à l'imaginaire et au fantastique que l'imagerie occidentale ne lui en a prêté en brochant principalement sur certains contes qui forment la trame des *Mille et une nuits*, et en particulier sur ceux qui concernent Sindbad le Marin. On n'oubliera pas que ce texte célèbre est fortement marqué d'influences indo-iraniennes. Dans cette ligne de réflexion il ne me paraît pas sans intérêt de noter que l'ouvrage peut-être le plus significatif du courant merveilleux dans la géographie musulmane médiévale, en particulier en ce qui concerne le monde insulaire et son imaginaire, est un ouvrage anonyme de la fin du X<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne qui porte le titre de *Hudud al-'alam* («Les limites du monde»). Or il s'agit d'un livre rédigé en persan, qui compte précisément parmi les premiers ouvrages où se manifeste la contestation de l'arabe dans le cadre du retour à la culture iranienne qui se manifeste autour de la dynastie des Samanides de Khurassan. Curieusement, le géographe arabe antérieur le plus porté à insérer dans son texte des notices merveilleuses est Ibn al-Faqih, aux environs de 900, qui est iranien.

On pourrait peut-être aller plus loin. Arrioli conclut son livre en soulignant un peu mélancoliquement que par une sorte de perfidie de l'histoire, ce n'est pas aux Arabo-Musulmans, qui avaient pourtant, comme on l'a vu, tenté très tôt quelques voyages désintéressés sur l'Atlantique, qui allait revenir de découvrir l'Amérique. La gloire de cet événement, écrit-il, «le tocó en suerte, por pura casualidad, a quien tenía intenciones muy distintas: recoger oro y plantar cruces, como se ha afirmado recientemente» (p. 207). En réalité, du point de vue d'un historien, il ne me semble pas que l'on puisse attribuer au hasard la découverte de l'Amérique. Il est évident que l'événement s'insère dans tout un mouvement de projection de l'Occident hors de ses frontières engagé bien plus tôt et auquel le débarquement de 1492 ne fait que donner le point d'inflexion qui lui permettra de développer toutes ses possibilités avec la conquête d'un nouveau continent, puis du monde entier.

La comparaison des «imaginaires insulaires» dans le monde arabe en Occident que cette rencontre me permet d'amorcer, sans être en mesure d'aller plus loin que quelques très brèves suggestions, montrerait sans doute du côté occidental un imaginaire plus maritime et dynamique. Comme on l'a entrevu dans plusieurs des communications qui nous ont été présentées, cet imaginaire a joué un rôle incontestable dans le processus de conquête du monde par l'Occident. Les îles merveilleuses – l'île au trésor ou l'île d'Utopie, aussi bien que l'«Eldorado» rêvé – se trouvaient toujours reportées plus loin, au-delà des terres déjà explorées où l'on avait vérifié qu'elles ne se trouvaient pas, et stimulaient de nouvelles expéditions. Je ne crois pas que l'on puisse trouver rien de semblable dans les écrits et la mentalité arabes. Il ne me paraît pas sans signification que la géographie mythique des Arabes ait plutôt envisagé le monde habité comme un domaine essentiellement continental, limité à l'est par le pays de Gog et Magog, où Dieu lui-même a enfermé le peuple dévastateur qui viendra ravager le monde à la fin des temps, et à l'ouest par les multiples «idoles» qui, sur les côtes atlantiques et aux îles les

plus occidentales, atteintes jadis par Alexandre (*Dhu l-Qarnayn*, l'homme «aux deux cornes», qui a atteint les deux extrémités du monde) indiquent aux audacieux qui seraient tentés de les franchir que ces limites ne doivent pas être dépassées:

En medio de esta isla [il est permis de rêver qu'il s'agit de Tenerife] hay un monte circular en el que hay un ídolo rojo construido por As'ad Abu Karib al-Himyari, aquel Bicornio, con ese nombre es llamado cualquiera que haya alcanzado los extremos de la tierra [...] Erigió allí aquel ídolo como señal para quienes se dirigieran hacia aquella parte, para asegurarles que más allá no había camino para recorrer (Arrioli, pp. 103 et 192).

À l'époque où al-Himyari, auteur maghrébin de la fin du Moyen Âge, insère cette notice sur l'île de *Masfahan* dans son dictionnaire géographique, la prépondérance en Occident était définitivement passée aux chrétiens. On sait que dès 1291 deux Génois, les frères Vivaldi, avaient tenté un premier voyage au-delà du détroit de Gibraltar avec deux galères, inadaptées aux vagues de l'Atlantique, et n'étaient pas revenus. Les Portugais atteignent Madère en 1330, et les Canaries en 1341. Ces dernières apparaissent sur la carte de Dulcert de 1339. María Jesús Viguera a publié récemment la traduction d'un texte fort intéressant de l'historien égyptien Makrizi qui fait état d'une expédition génoise aux Baléares antérieure à 1340, qui serait celle du Génois Lancelotto Malocello (de 1312 ou de 1336?). Si l'on se préoccupe encore, du côté musulman, de ces îles de l'extrémité du monde connu, l'initiative revient désormais sans conteste aux Européens, et le rythme des contacts va se précipiter d'une manière presque incroyable. À peine reconnues, les Canaries sont abordées par des navires de nombreuses nations d'Europe, océaniques ou méditerranéennes. Dès 1344, avec Luis de la Cerda, se profile déjà la première revendication castillane. Il faudra encore un bon demi-siècle pour que tout cela se précise, mais un processus inéluctable est en marche, et une nouvelle époque commence, qui n'entre plus dans le cadre de cette contribution.

## NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

- Arrioli, Angelo, *Islario maravilloso. Periplo árabe medieval*, Madrid, 1992.
- Barceló, Miquel, *Sobre Mayurqa*, Palma de Mallorca, 1984 (voir surtout les pages 35-53).
- Chaunu, Pierre, *L'expansion européenne du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1969.
- Guichard, Pierre, «Animation maritime et développement urbain des côtes de l'Espagne orientale et du Languedoc au X<sup>e</sup> siècle», *Occident et Orient au X<sup>e</sup> siècle* (IX<sup>e</sup> Congrès de la Société des Médiévistes, Dijon, 1978), Paris, 1978, pp. 187-201.

- Guichard, Pierre, «L'intégration des Baléares au pouvoir omeyyade de Cordoue», *Les illes orientals d'al-Andalus* (V Jornades d'Estudis Històrics Locals, Institut d'Estudis Balearics), Palma de Mallorca, 1987, pp. 55-71.
- Ibn Hauqal, *Configuration de la terre (Kitab surat al-Ard)*, introduction et traduction par J.H. Kramers et G. Wiet, Beyrouth-Paris, 1964, t. I.
- Miquel, André, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI<sup>e</sup> siècle*, 4 vol., Paris, 1967-1983 (voir surtout les volumes I et II).
- Picard, Christophe, «Récits merveilleux et réalité d'une navigation en océan atlantique chez les auteurs musulmans», *Miracles, prodiges et merveilles au Moyen Âge* (Congrès des Médiévistes d'Orléans, 1994), Paris, 1995.
- Rodinson, Maxime, «La place du merveilleux et de l'étrange dans la conscience du monde musulman médiéval», *L'étrange et le merveilleux dans l'Islam médiéval* (Colloque de l'Association pour l'avancement des Études Islamiques, Paris, 1974), Paris, 1978, pp. 167-187.
- Viguera Molins, María Jesús, «Eco arabe de un viaje genovés a las islas Canarias antes de 1340», *Medievalismo. Boletín de la Sociedad Española de Estudios Medievales*, 2 (2), 1992, pp. 257-258.